



PARMI NOUS

TOME 1 : HELLO WORLD

LIDJO

Lidjo

Parmi nous

Tome 1 : Hello world

© Lidjo, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-4525-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Remerciements

À mes parents, qui m'ont appris à persévérer, pour mener à bien mes projets.

À Mamou, qui me soutient depuis tant d'années.

À Claire, qui a su m'aiguiller dans l'expression de mon œuvre.

À Armelle et Bertrand, qui ont challengé mes idées.

À Carole et César, pour leurs conseils sur la publication de cette première œuvre.

Chapitre 1 : l'après-guerre

En pleine séance de ragots, nous fûmes interrompus lorsque le nouveau professeur d'histoire entra dans la salle de classe. C'était le remplaçant de Mme Nguimbi, partie en congés maternité. Malgré une entrée timide, il grimaça à la vue de notre indiscipline.

Il faut avouer qu'en l'absence d'un professeur, nous nous occupions comme nous le pouvions : discussions, jeux vidéo, maquillage ou sport. Mais après quelques pas du professeur dans la classe, nous nous levâmes, tous droits comme des soldats de plomb, pour lui montrer notre respect. Quelques pas de plus et les derniers portables, poudriers, dés et cartes retrouvaient nos besaces et nos casiers, afin que nos tables ne gardent que des cahiers, des livres et des stylos.

Il rejoignit le bureau dédié aux professeurs. Il y déposa son sac, enleva son chapeau et nous inspecta de haut en bas, avant de secouer la tête.

À vue de nez, il devait avoir une bonne cinquantaine d'années. Il était important pour ce nouveau professeur de découvrir sa classe, et avant de commencer son premier cours, il marcha parmi nous, sans nous autoriser à nous asseoir. Il n'hésitait pas à recadrer ceux qui portaient des tenues un peu trop éloignées du style vestimentaire de l'école : costume bleu marine et chemise blanche pour les garçons ; robe bleue marine et veste bleue claire pour les filles.

— C'est ta mère qui t'a conseillé de montrer ta poitrine à tes camarades ? Ou bien arpentes-tu le trottoir la nuit ? Ferme-moi ça tout de suite ! ordonna-t-il à une de mes camarades.

— Petit, si tu souffres, rentre chez toi au lieu de t'avachir sur ta table ! dit-il à un autre élève, ostensiblement affalé avec un mouchoir pour se moucher le nez.

Puis il revint à son bureau et il nous autorisa enfin à nous asseoir avant de se présenter en bonne et due forme.

— Je suis Anthony Kane, militaire, conseiller, journaliste, et maintenant enseignant d'histoire sur ce qui reste de notre humanité, c'est-à-dire vous. Mesdemoiselles, messieurs, vous composez ma première classe, ajouta-t-il.

Il s'assit, et il prit le registre de présence afin de réaliser l'appel de tous les élèves. Puis il descendit avec sa chaise pour se mettre à la même hauteur que nous. Il s'installa devant nous, avec une bouteille d'eau, les jambes écartées, et nous dévisagea à nouveau avant d'identifier le chef de classe. Rodney se leva promptement pour qu'il puisse le reconnaître.

— Avez-vous commencé l'étude de la Troisième Guerre mondiale ? lui demanda le professeur Kane.

— Non.

— Parfait ! Rangez vos livres d'histoire et prenez juste de quoi noter. Je vais vous raconter ce qui s'est vraiment passé, dit-il en souriant.

Ses instructions nous laissèrent sceptiques, mais nous nous exécutâmes sans rechigner.

— Je vais faire court. Comme vous le savez déjà, cette guerre a commencé par un attentat. L'un d'entre vous peut-il nous rappeler la date de cet incident ?

— Le 12 mars 2029, répondit une de mes camarades après avoir levé la main.

— C'est bien jeune fille, la félicita le professeur avant de poursuivre. La gare de Milan-Porta Garibaldi fut l'épicentre d'une explosion nucléaire. La ville et ses alentours furent détruits dans un rayon de 150 km. Le reste de l'Italie, l'Europe du Sud, le Maghreb et le Moyen-Orient furent en partie affectés par les retombées de l'explosion. Vous connaissez les effets d'une bombe atomique, j'imagine ?

— Sols inexploitable, radiations mortelles, maladies, manques de ressources alimentaires, déplacement massif des populations, avança Rodney, visiblement captivé par notre nouvel enseignant.

— C'est bien Rodney. Les survivants ont cherché une terre d'accueil et se sont tournés vers le continent le moins exploité et le moins développé. Je vous laisse deviner lequel ! ironisa M. Kane, avant de renchérir, pour souligner à l'intention de ceux qui en doutaient encore que c'était le vrai berceau de l'humanité.

Sa question jeta un froid. Personne n'osait répondre, le sujet restait sensible et occasionnait régulièrement de vifs débats. Pour plusieurs d'entre nous et de nos aînés, le berceau de l'humanité était toujours injustement pillé, exploité, et malgré la dissipation du « FCFA¹ », il demeurerait en partie encore sous la coupe de l'Occident et de l'Asie.

— L'Afrique ? suggéra une de mes camarades.

— Exactement. L'Afrique est le réservoir et le laboratoire du monde pour ses matières premières. De plus, elle regorge d'une main-d'œuvre nombreuse et peu coûteuse. Au début, les Européens s'établirent dans des camps de réfugiés. Mais très vite, les armées européennes prirent le contrôle de villes et de villages, au détriment des populations autochtones. Les Nations Unies sont restées impuissantes, paralysées par les jeux de pouvoir. À votre avis, comment ont réagi les civils ? Mademoiselle avec la paire de lunettes argentée, avez-vous un avis ?

— Ils n'ont pas apprécié et ils se sont opposés aux Européens ? suggéra l'élève interrogée.

— Exactement ! Frustrés et conscients de la situation, les locaux et leurs semblants d'armées prirent les armes. Ce ne fut pas une guerre conventionnelle avec chars et avions de chasse. Non ! Ce fut une véritable guérilla urbaine. Pendant l'affrontement, les Africains avaient l'avantage du nombre et une parfaite connaissance du terrain. En face, les Européens avaient la force de frappe, sans pouvoir complément les exploiter. Savez-vous pourquoi ces derniers se sont retenus dans leurs actions ? interrogea l'enseignant.

— Pour ne pas toucher leurs propres populations, répondit à nouveau Rodney.

— C'est cela, la distance trop faible entre les cibles et eux-mêmes calma les généraux européens les plus radicaux. Du coup, pendant un peu plus de six ans, les deux camps se livrèrent à des combats acharnés, des massacres de masse, des attentats et des représailles. Au cours du conflit, l'incertitude liée à la possession des matières premières poussa plusieurs États à choisir l'un des deux camps, ou les deux. Au début, ces États apportèrent un soutien logistique en vendant des armes, sans pour autant participer aux affrontements. Mais ce soutien matériel, à défaut de faire basculer la guerre d'un côté ou d'un autre, fragilisait les puissances mondiales. Devinez-vous pourquoi cette technique ne pouvait pas fonctionner ? demanda notre nouveau professeur.

— Je pense qu'elle fonctionnait monsieur, vu que les États gagnaient de l'argent dans tous les cas, répondit Rodney, décidément très actif pendant ce cours.

Le professeur grimaça, visiblement vexé de la vision de Rodney qui avait réussi jusque-là un sans-faute en participant activement aux échanges.

— Non jeune homme, une autre idée avant que je ne donne la réponse ?

— Peut-être qu'à force de jouer sur les deux tableaux, des tensions sont apparues en interne ? avança une voix timide.

— Bonne réponse ! Chaque puissance regroupait dans ses rangs des partisans de chacun des camps et des troubles éclatèrent au sein de différents pays, parfois même entre certains États pourtant éloignés du conflit. Quand les États-Unis fournissaient l'Europe en armes, les populations afro-américaines montraient leur désaccord en manifestant massivement dans les rues. Alors que le Canada et les États-Unis étaient de grands partenaires économiques, la province du Québec soutenait ouvertement les peuples africains en menaçant de faire scission avec le reste du Canada. Donc, conscients d'un risque de guerre civile généralisée, les États acceptèrent de se retrouver à São Tomé afin de définir un nouvel ordre

mondial et les bases d'une coopération internationale renouvelée. Les représentants de deux cents pays validèrent et soumirent à leurs populations respectives un référendum pour la création de cinq super puissances. Rodney, peux-tu nous les citer ? demanda M. Kane.

— D'abord la confédération francophone, qui réunit les régions avec le français en commun et Paris pour capitale ; la fédération latine, qui concentre toute l'Amérique centrale, l'Amérique du Sud, quelques pays africains et l'Europe du Sud, avec pour capitale Sao Paulo ; la fédération du Nord, qui englobe l'Europe du Nord, l'Asie et la Russie, avec pour capitale Saint-Petersbourg ; le Grand-Orient qui rassemble toutes les contrées où la confession musulmane domine les mœurs, avec pour capitale La Mecque ; et Les États-Unis qui regroupent l'Amérique du Nord et les membres de l'ancien Commonwealth, avec pour capitale Washington, répondit Rodney avec aplomb.

— C'est bien petit. Sachez, jeunes gens, que tous les pays eurent l'opportunité de se rattacher à l'une de ces cinq super puissances. Le 2 décembre 2040, les représentants des cinq entités se réunirent au siège des Nations unies pour fêter la paix retrouvée. Officiellement, on impute toujours l'attentat de Milan à des extrémistes religieux sévissant à l'époque en Afrique du Nord et au Moyen-Orient, ajouta l'enseignant après avoir bu quelques rasades d'eau.

Cependant, M. Kane précisa que deux éléments remettaient cette hypothèse en cause. D'abord, aucun mouvement extrémiste ne revendiquait avoir planifié et réalisé cette attaque. Plusieurs réfutaient jusqu'à présent tout lien avec l'attentat, ce qui laissait notre professeur pantois.

— Vous noterez, si vous ne l'avez pas déjà remarqué, que ces mouvements extrémistes sont des experts en matière de propagande et qu'ils n'hésitent pas à revendiquer chacune de leurs actions en déversant leurs haines sur les canaux de communications qui s'offrent à eux. Un tel silence de leur part s'avère tout à fait inédit, qu'en pensez-vous ?

Il nous rappela que contrairement aux analyses menées par les enquêteurs officiels, toutes les enquêtes indépendantes détectaient la présence de plusieurs éléments chimiques inconnus de notre système solaire. C'est la raison pour laquelle le site de l'attentat était largement bouclé et interdit d'accès à tous, sauf aux militaires. Sur sa lancée, le professeur continua son exposé.

— La rumeur la plus répandue suggère l'existence d'un laboratoire de recherche secret sous la gare de Milan. Celui-ci aurait analysé des fragments d'un vaisseau alien. L'énergie dégagée par l'une des expériences aurait provoqué le cataclysme. La seconde hypothèse, un peu moins populaire, voudrait que nous

ayons subi une attaque extraterrestre, conclut-il, l'air songeur, en me regardant.

Nous restâmes bouche bée en entendant ses dernières paroles. Plusieurs d'entre nous en avaient déjà entendu parler sur les réseaux sociaux, mais de là à ce qu'un professeur de lycée l'expose, c'était ouf !

Hasard ou timing parfaitement maîtrisé, la sonnerie nous annonça la fin des cours. M. Kane rassembla ses affaires, nous nous levâmes pour le saluer respectueusement et il quitta la salle de classe.

— C'est ce que je dis depuis le début ! Les extraterrestres existent ! s'exclama Clovis.

— Arrête, c'est un vieux croulant ! Il nous vend du rêve et il attend sa paie ! lui rétorqua Léa en rangeant son pupitre.

Nous poursuivions la conversation en rentrant chez nous, ravis de finir les cours en ce vendredi après-midi pour enfin profiter de notre week-end. Le lycée Cohen occupait les ruines de l'ancien ministère de l'Intérieur français, détruit durant la dernière guerre et situé dans le 8^e arrondissement de Paris.

— N'empêche, avec toutes ces rumeurs sur l'attentat, comment voulez-vous qu'on puisse faire confiance aux médias ? S'interrogea Clovis, en référence à notre dernier cours de la semaine.

— Oui, au pire tu fais comme d'habitude ! Tu viens chez moi et tu auras les vraies informations, et pas des fake news, soupira Léa.

— Le 7^e arrondissement est suffisamment vaste pour qu'il trouve des informations, dis-je.

— Il y a plus de monuments que d'informations, la guerre a épargné pas mal de sites, la tour Eiffel, le champ de Mars ou les Invalides, précisa Clovis.

— Des vieilleries sur lesquels les vieux s'extasient, renchérit Léa.

— Ils pensent à leurs jours heureux de l'avant-guerre, soupira Clovis.

— Bon, en même temps, vu qu'ils se connaissent, ça les arrange. Comme ça ils nous savent en sécurité, dis-je en montrant du doigt l'une des voitures noires de mes gardes du corps.

— C'est vrai que grâce à toi, ils nous suivent facilement ! s'amusa Léa en les saluant.

Je connais Clovis Dumas depuis la crèche. Son père, soldat de la garde républicaine française, était devenu l'un des principaux officiers de l'armée de terre de la confédération francophone. Grâce à ses valeureux états de services pendant la guerre, il occupait maintenant une bonne place au sein de l'administration et travaillait en lien direct avec le chancelier et d'autres autorités politiques et administratives. Sa mère était une avocate d'affaires spécialisée

dans les rachats et fusions d'entreprises. Elle travaillait pour mon père depuis plusieurs années.

— Vous allez encore absorber des concurrents ? me demanda Clovis.

— Oui, ces derniers temps le groupe Khan est très intéressé par l'industrie pharmaceutique, lui répondis-je.

— Si je travaille pour toi, tu me trouveras une épouse ? demanda Clovis, en référence au fait que mon père ait fait se rencontrer ses parents lors d'une de ses soirées mondaines.

— Commence par moins courir après les femmes, lui conseillai-je.

— Le sport, c'est ma vie, s'amusa Clovis.

— Et du coup, les femmes, quelle place occupent-elles dans ta vie ? lui demanda Léa.

— Du sport, comme je viens de le dire, répondit Clovis avec un sourire narquois.

— Franchement, sans tes muscles, tu n'es pas très attrayant ! soupirai-je en signe de désapprobation.

— Et alors ? Un jour, ils me permettront de trouver la perle rare que j'épouserai.

— Tu auras à supporter sa famille, lui rétorquai-je à mon tour.

— Ce n'est pas plus mal, ça m'épuise d'être enfant unique.

— Et si elle pratique sa propre religion ? interrogea Léa.

— Avec ma mère juive et mon père catholique, ça promet de beaux débats, s'amusa Clovis.

— Surtout que toi, tu ne crois en rien ! dis-je en rigolant.

— Ah si Pharell ! Je reste quand même agnostique, donc je garde mes repères, me rétorqua-t-il.

Clovis et sa famille habitaient plus près du lycée que Léa et moi. Depuis la formation de notre trio, nous passions beaucoup de temps chez lui, avant et après les cours. Mais pas ce soir.

— Toi ici, tu n'es pas à l'étroit, entre les grandes fenêtres, le parquet massif, les meubles anciens, la cheminée en marbre blanc et les miroirs ici et là. À croire que tu rivalises de richesse avec Pharell, le taquina Léa lorsque nous étions en bas de l'immeuble d'habitation où résidait Clovis.

— Non mais c'est vrai ! Même mes parents ne disposent pas d'autant d'œuvres d'art et de bibelots que les tiens ! dis-je à mon tour.

— On se calme ! De toute façon, je passe mon temps dans la salle de sport, le reste je m'en fous, répliqua Clovis, gêné de notre intérêt.